

dans une sorte de connivence : se détachant sur le fond d'un rideau à bandes rouges, mauves et vertes, Cyril, chemise blanche retroussée sur les avant-bras, complètement tourné vers Guéric à qui il parle en le regardant avec un sourire luciférien, comme s'il était en train d'essayer sur lui une de ses formules démoniaques ; Guéric, veste noire entrouverte sur un polo marin rayé noir, blanc et rouge, penché vers lui pour l'écouter, les yeux baissés d'un communiant au moment où, pour la première fois, il entend parler du loup ; et, à chaque extrémité de cette photo panoramique dont ces deux archanges occupent splendidement le centre, d'un côté, en bout de table, Catherine Laurent délaissée, et moi, de l'autre, tourné vers un interlocuteur invisible, sans doute faute d'avoir pu entrer en tiers dans leur conversation.

Évidemment, ce qui me rendit cette photo chère, dès qu'elle fut développée, c'est qu'elle unissait, pour mon plus grand plaisir secret (car au moment où elle fut prise, aucun d'eux ne connaissait mes rapports à l'autre), deux des plus beaux garçons que j'aie jamais désirés, l'un étant, en outre, le nouvel amour de ma vie. De ce genre de hasard photographique – et de plaisir secret –, j'allais avoir quatre ans plus tard plus bel exemple encore : à Londres, au cours du voyage déjà évoqué, quand, au milieu d'une fête de quartier où je me trouvais avec Cyril, j'étais tombé sur Nori, mon premier (et seul) amant japonais, perdu de vue depuis une décennie. Je me souviens encore du frisson que j'éprouvai à me faire photographier entre eux deux, les tenant l'un et l'autre par l'épaule (chacun ignorant qui était l'autre), savourant pendant la durée de la pose le plaisir caché de tenir conjointement au bout de ma peau le corps de mon amant du moment et celui de l'amant d'il y avait dix ans (différence qui ne se voyait guère, Nori,